

« CAR  
EN EFFET... »

CORINNA GEPNER

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de traduire un recueil de courts textes de Kafka, *Betrachtung*<sup>1</sup>. Ces petites proses avaient déjà été traduites à maintes reprises, mais n'avaient jamais fait l'objet d'une publication spécifique. Derrière leur simplicité apparente, elles présentaient toutes les difficultés inhérentes aux textes courts, où chaque mot compte, où le moindre faux-pas déstabilise l'ensemble. Qui plus est, leur caractère énigmatique rendait parfois l'exercice de la traduction un peu hasardeux.

La première phrase d'un de ces textes, *Les arbres*, m'avait posé un problème particulier. Elle ne comprenait aucune difficulté de compréhension, mais invitait à faire un choix qui engageait, dans une certaine mesure, l'interprétation que l'on pouvait proposer de ce passage.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je rappellerai juste quelques éléments touchant l'historique du texte. Publié isolément en 1908 dans la revue littéraire *Hyperion*, il est ensuite intégré au recueil *Betrachtung* édité en 1912 par Rowohlt. Il date cependant des années 1904-1905 : il s'insère en effet dans la première version de *Description d'un combat*, avant d'en être détaché et d'exister à part entière. Cette opération s'accompagne de quelques modifications textuelles, dont une qui n'est pas sans importance puisqu'elle a pu inspirer certains choix de traduction.

Dernièrement, j'ai eu la curiosité de revenir sur ce texte et de confronter les traductions existantes, qui sont nombreuses : je mentionnerai ici celles de Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, de Claude David, de Catherine Billmann et Jacques Cellard, de Bernard Lortholary et la mienne. Les choix des traducteurs apportent au texte des éclairages différents et l'inscrivent, me semble-t-il, dans des imaginaires très spécifiques.

---

<sup>1</sup> Compte tenu de la diversité des titres français (*Contemplation, Considération, Regard...*), je préfère garder le titre allemand.

---

Venons-en à cette première phrase. Le texte allemand est le suivant : « Denn wir sind wie Baumstämme im Schnee. » Ce qui donne, en traduction “littérale” : « Car nous sommes comme des troncs d’arbres dans la neige. »

Je m’étais interrogée sur la façon de rendre le « denn » (« car ») en début de phrase. La comparaison des versions françaises révèle trois choix : tantôt il est traduit par « car », tantôt par « en effet », il arrive aussi qu’on l’oublie, purement et simplement. Pour résumer, voici quelles sont les traductions adoptées : « Car nous sommes comme des troncs d’arbres [couchés] dans la neige », « Nous sommes en effet comme les troncs d’arbres dans la neige », « Nous sommes pareils à des troncs d’arbres dans la neige ».

La première version est la plus proche du texte, qu’elle mime littéralement. C’est celle que j’avais retenue à l’époque, mais je ne suis pas la seule. J’aime la perplexité que suscite ce « car » en début de phrase, peu recommandé en français (jamais on ne commence une phrase par « car », ai-je appris à l’école). Il instaure un lien logique avec quelque chose qui précède, à ceci près que cette chose est absente du texte, en tout cas non formulée. Cette présence/absence d’un avant du texte, perceptible dans le « denn », crée une étrangeté irréductible. La valeur explicative du terme subsiste et s’impose sans que l’on puisse comprendre dans quel enchaînement de pensées la phrase s’insère. Et il me semble intéressant de maintenir, grâce au « car », la phrase ouverte sur ce qui précède l’énoncé. D’autant que le propos, à mes oreilles en tout cas, possède la résonance singulière d’une parabole religieuse, qui dit quelque chose de la situation de l’homme dans le monde. Le « denn » qui ouvre la première phrase l’ancre simultanément dans un espace incommensurable, qui serait celui de la métaphysique. La logique qui se déploie alors peut bien faire appel à des termes que nous maîtrisons (une conjonction de nature causale en l’occurrence), son sens ne nous en reste pas moins difficilement accessible.

Venons-en maintenant au second choix de traduction : « Nous sommes en effet comme les troncs d’arbres dans la neige. » Cette fois, « denn » est traduit par « en effet » et le terme, quittant la première place, migre vers l’intérieur de la phrase, tirant la relation logique vers une dimension argumentative, interne au texte, qui certes suppose toujours un avant, mais n’ouvre plus sur ce qui précède *in absentia*. C’est sans doute une réminiscence des

antécédents littéraires du texte : cette traduction est, *en effet*, parfaitement fidèle, pour ce qui est du terme logique et de sa place dans la phrase, à la version de *Description d'un combat* : « Wir sind nämlich so wie Baumstämme im Schnee. » « Nämlich », qui sera plus tard remplacé par « denn », peut se traduire par « en effet ». Rappelons que la version originelle est intégrée dans un texte long, dans une discussion où sont échangés des arguments. Du coup, le choix de traduire « denn » par « en effet » dans la version de *Betrachtung* crée une dynamique très différente, qui entraîne le lecteur vers la suite de la phrase sans maintenir le suspens initial. Et curieusement, ce choix semble appeler une légère, mais non insignifiante modification, celle du passage de l'indéfini au défini (« les troncs »). En cet endroit, le discours gagne en portée générale alors que, dans la version allemande et le premier choix de traduction, il était plus singulier, à tous les sens du terme. Cela n'efface pas pour autant l'effet d'étrangeté, simplement cette étrangeté est d'une autre nature : elle est plus intérieure, plus liée au déroulement de la pensée, à ses circonvolutions, à l'univers mental qu'elle révèle.

Dans cette perspective, comment comprendre le choix qu'a fait l'un des traducteurs d'éliminer le « denn » ? Dans l'édition française concernée, le texte des *Arbres* est cité entre guillemets, faisant donc explicitement référence à l'extrait de *Description d'un combat*. Arraché à son ensemble d'origine, il n'a pas tout à fait la même résonance que le texte des *Arbres* publié isolément avec quelques modifications qui visent à supprimer les marques de l'oralité. Dès lors, on peut imaginer que la suppression du terme logique prend acte de cet arrachement, l'ôte au contexte argumentatif, ce qui permet de créer un nouveau texte, qui vaut en soi, indépendamment de ce qui a pu le précéder ailleurs. Ce qui, évidemment, prête à discussion s'agissant de traduction...

Quoi qu'il en soit, il est assez fascinant d'observer ce qui se cache à la fois dans certains mots sur lesquels on ne se pose pas toujours de questions, dans la place de ces mots au sein de la phrase et dans la connotation qu'ils peuvent conférer à l'ensemble d'un texte. De quoi faire trembler le traducteur le plus averti.